



SAINT-DOMINGUE EN INITIÉ

Inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco, le quartier colonial de la capitale de la République dominicaine est un trésor de villégiature dans les Grandes Antilles. Une destination vivante et colorée où 500 ans d'histoire affleurent, et sur les ruines desquels on danse avec respect.

Par Valérie Sasportas (texte)
et Eric Martin pour Le Figaro Magazine (photos)



La calle El Conde est la rue piétonne la plus longue et la plus fréquentée de la zone coloniale, à la fois par les touristes et par les Dominicains.

La casa del Diseñador est imprégnée du style du couturier Oscar de la Renta, d'origine dominicaine, auquel elle rend hommage. Sur le mur du patio : un tableau de Patricia Reid, l'architecte de cet intérieur.



SÉJOURNER DANS LA ZONE COLONIALE, C'EST DÉCOUVRIR LE BERCEAU DE L'AMÉRIQUE

Princape ! » (prononcer « prin-cipé ! »), lance Carlos Batista d'une voix pleine de sourires dans cet espagnol nonchalant qu'on parle à Saint-Domingue. Originaire du sud-ouest du pays, Carlos est connu comme le loup blanc dans la capitale où il s'emploie à promouvoir les trésors de la vieille ville qui échappent à ceux qui n'y séjournent pas. Que peuvent-ils en voir, ces touristes qui ne lui consacrent que quelques heures, déambulant par grappes à pied, à vélo ou sur un Segway reliés par un casque à leur guide, la photographiant en toile de fond de leurs selfies ? C'est un manège quotidien : chaque fin de matinée, les cars déversent des flots de vacanciers comme échappés d'un séjour tout compris au bord d'une plage paradisiaque de sable blanc avec des cocotiers. Et puis ils s'éparpillent comme une volée de moineaux après la fermeture des « sites remarquables », laissant à ceux qui restent le sentiment d'être enfin seuls avec la ville. Mais on exagère : puisque les masses convergent toutes au même endroit au même moment, rien ne nous interdit de voyager autrement. Entrer dans les églises, les temples, les couvents, les boutiques et les maisons comme le font les

Capitaleños, les Dominicains de Saint-Domingue. Il faut y séjourner pour saisir toute l'épaisseur de l'histoire de ce quadrilatère de « 106 hectares délimités par des murailles, des bastions et des forts en partie rénovés, et de 32 rues, 116 pâtés de maisons composées d'un ou deux étages en pierre, brique ou pisé », selon un passionnant dossier de la revue *Etudes caribéennes* intitulé « La ville coloniale de Santo Domingo, entre patrimonialisation et gentrification », publié dans le numéro d'avril-août 2018. Y résident seulement 1,2 % des 965 040 habitants de la ville, au dernier recensement de 2010, soit 0,11 % du pays.

LA VILLE DES PREMIÈRES FOIS

La « zone coloniale » a été inscrite au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1990, parce qu'elle est « la ville des premières fois » : première ville du Nouveau Monde, première cité coloniale aux rues larges en damier avec la première église, première cathédrale, première université, premier régime d'Amérique doté d'institutions politiques, religieuses et juridiques... Et que dire de la musique qui rythme la vie jusque dans les transistors des policiers en faction ? Le son et le merengue ont résonné à Saint-Domingue bien avant Cuba. Ce sont des fiertés nationales qui font danser la ville. Il faut aller un dimanche soir sur les hauteurs du sous-quartier pavé de San Antón. Sur l'incroyable rue en côte, les



Une troupe traditionnelle danse le merengue lors du bal du dimanche soir sur les ruines du monastère de San Francisco.



C'est la nuit que la zone coloniale s'éveille. Ses habitants, les Capitaleños, sortent en famille, en couple ou avec de nombreux amis pour se promener, prendre un verre, danser.

LES “CAPITALEÑOS” CLAMENT EN DANSANT LEUR AMOUR POUR LA NATION

hommes claquent les talons et les femmes se déhanchent sur une piste improvisée, devant des centaines de chaises en plastique blanc disposées à la va-comme-je-te-pousse, face à la scène hissée pour l'orchestre qui joue devant les ruines du monastère de San Francisco. Ils sont jeunes et vieux, maigres et gros. Sapés et sensuels. Les partenaires tournent comme les bières Presidente au-dessus de nos têtes.

Soudain, la musique s'arrête. Minute de recueillement. Pour qui ? Pour la patrie. Dans le silence, l'orchestre exalte la fibre d'un public pour qui Nation n'est pas un vain mot mais une victoire qu'il a toujours fallu défendre, face à la couronne d'Espagne, puis face aux Français qui l'occupèrent vingt ans, face aux vellétés américaines au début du siècle dernier et, face au dictateur Trujillo qui, de 1930 à son assassinat en 1961, fit main basse sur la ville. Sans parler des craintes persistantes chez beaucoup de voir Haïti réaliser le rêve longtemps inscrit dans sa Constitution d'un seul pays pour la même île. On croit qu'ils vont chanter leur hymne si proche de *La Marseillaise*, mais c'est un poème qu'ils déclament, les vers du poète Gastón Fernando Deligne, *Arriba el Pabellón*, à la gloire du drapeau.

C'est la nuit que s'éveille la zone coloniale, quand les terrasses des cafés accueillent les noceurs, quand les églises ouvrent enfin leurs portes ouvragées en grand pour y laisser entrer des jeunes mariés. S'unir devant Dieu sous la voûte étoilée. Il y a un côté merveilleusement intime et poétique à voir ainsi rayonner une jeune épousée sur le pas d'une église éclairée par la lune.

« *Principe !* » L'interjection lancée par Carlos à l'ami fait mouche. Kin Sánchez Fernández sourit. Le frêle petit homme s'est glissé comme une ombre dans le couvent de l'ordre des Prêcheurs, le Convento de la Orden de los Predicadores, à l'angle des calles Duarte et Padre-Bellini. C'est un lieu essentiel pour comprendre l'architecture si spéciale de la ville et la philosophie de vie de ses habitants.

DES MURS BLANCS COMME DANS UN PUEBLO ANDALUZ

Ce premier couvent des Amériques, bâti en 1510, qui abrita aussi la première université du Nouveau Monde, recèle en son sein l'univers tout entier. Elle est belle, cette église baroque dont la façade ocre tranche avec la blancheur des murs des maisons basses alentour. Les rayons du soleil y tracent comme les poils d'un pinceau les ombres des barreaux, des feuilles d'acacia et de bougainvillier qui ornent les fenêtres. « *On dirait un pueblo andaluz maintenant* », regrette Kin, conseiller culturel du Cluster de tourisme de la zone coloniale (c'est écrit comme cela sur le fronton de la porte), qui est né à deux pas. « *Quand j'étais petit, les maisons n'étaient pas de cette couleur-là. Pour des raisons*

climatiques, à cause de la luminosité aveuglante de notre puissant soleil caribéen, elles étaient peintes en jaune, en vert, en rouge ou en bleu. » Il en reste. Et c'est bien plus joyeux dans ce quartier dont l'enchevêtrement des fils électriques qui pendent sur les rues témoigne d'un habitat longtemps réservé aux classes populaires.

LES GRANDS CONQUISTADORS VÉCURENT ICI

Théâtre incroyable de mise en scène des croyances et idéaux des premiers peuplements européens, le couvent de l'ordre des Prêcheurs émeut. Qu'importe alors si l'air n'y est pas rafraîchi par un ventilateur comme dans la très touristique cathédrale Primada de America, sur la place Christophe-Colomb où se retrouvent d'indécrottables « claqueurs » de dominos. Tête renversée, on scrute l'étonnante voûte de sa chapelle sculptée d'étoiles, d'un soleil flamboyant, de quatre dieux et des douze signes du zodiaque. « *Que ressentez-vous ?* » interroge Kin. « *Certains éprouvent des frissons en se plaçant au centre, paumes des mains vers le ciel. Il faudra que vous reveniez seule après que je vous aurai expliqué ces symboles. Il y a deux interprétations à ce que vous voyez et elles se superposent, celle des chrétiens et celle des francs-maçons.* » Jaugeant l'effet de surprise, Kin se lance patiemment dans son exposé. En Europe, cette accolade est peu probable. Mais pas à Santo Domingo, où la multiplicité des temples témoigne d'une foi décloisonnée par le choc initial des civilisations. Dans la calle Jose Reyes, une loge américaine jouxte ainsi une église sur la rue, et même à l'intérieur, avec un portail mitoyen.

Kin nous guide avec panache dans les entrelacs de l'Histoire. « *Mais je ne suis pas un historien* », affirme celui qui a écrit un éloquent *Guide des anecdotes, contes, chroniques et légendes de la ville coloniale de Saint-Domingue* que l'on peut trouver, assure-t-il, en version française à l'office de tourisme de la République dominicaine à Paris. « *Les historiens s'expriment sur la guerre, la politique, les monuments, l'archéologie. Moi, je m'intéresse aux savoirs des hommes.* »

Et Dieu sait s'ils sont nombreux depuis que Christophe Colomb a découvert Hispaniola, cette île que se partagent Haïti et la République dominicaine. Le navigateur génois y mouilla une première fois peu avant la Noël 1492, dans un port situé dans l'actuel Haïti. Puis il revint quatre ans plus tard fonder Nueva Isabela (en hommage à la reine Isabelle de Castille), rebaptisée Santo Domingo à la suite d'un ouragan en 1502, sur la rive orientale du fleuve Ozama. C'est alors qu'il entraîna dans son sillage les grands conquistadors qui firent de Santo Domingo le centre du Nouveau Monde. « *Des héros de bonne et de*



Construit entre 1510 et 1514 pour Diego Colomb et son épouse Marie de Tolède, l'Alcazar de Colón est le monument le plus visité de la ville.

Edifié sur la rive orientale du fleuve Ozama (en haut à gauche), l'Alcazar de Colón est le premier palais fortifié d'Amérique et le premier de style Renaissance. Balade street-art sur les traces des artistes du mouvement Transitando (en haut à droite). Calle Hostos (en bas à gauche), les maisons colorées tranchent avec la blancheur éclatante de l'église Nuestra Señora de la Altagracia. La peintre muraliste Xaivier Ringer (en bas à droite) pose dans une rue typique du quartier.



“LES MONUMENTS COLONIAUX SONT DES MOTS TAILLÉS DANS LA PIERRE. ILS SONT LE MODÈLE DU PREMIER CHANGEMENT SOCIAL PRODUIT PAR LES EUROPÉENS”

mauvaise vie », comme le dit le romancier dominicain Marcio Veloz Maggiolo.

La longue liste de leurs noms défile sur un mur du musée des Maisons royales, Las Casas Reales, datant lui aussi du XVI^e siècle, comme au générique d'un film à grand spectacle. Et il est incroyable de se dire que tous vécurent ici : Vasco Núñez de Balboa conquiert l'océan Pacifique ; Hernán Cortès, le Mexique ; Juan Ponce de León, Porto Rico ; Diego Velázquez de Cuéllar, Cuba ; Juan de Esquivel, la Jamaïque ; Francisco Pizarro, le Pérou ; Gil González Dávila, le Nicaragua, et Juan de Grijalva, le Yucatán. Semée d'embûches et de trésors remontés des profondeurs des mers, leur longue route en quête de gloire et de fortune fait, elle, l'objet d'un futur musée palpitant d'interactions : le MAR, Museo de las Atarazanas Reales (musée des Chantiers navals royaux). Son ouverture est prévue avant la fin de cette année (pour l'avoir visité, cela nous paraît jouable). Quand on sort, on tombe sur les maisons de ces pionniers, sur des palais dignes d'un prince, comme Diego Colomb, fils de Christophe, qui s'établit dans l'Alcázar de

Colón, au bord du fleuve Ozama. Marcio Veloz Maggiolo dit vrai : « *Les monuments coloniaux sont des mots et des phrases taillés dans la pierre. Ils sont le modèle du premier changement social que produisit l'implantation européenne en terre américaine.* »

UN SERMON CONTRE LE MASSACRE DES INDIENS TAÏNOS

Or, ce changement généra aussi une révolution dont le couvent de l'ordre des Prêcheurs fut la caisse de résonance : l'invention des droits de l'homme. Un indigné de l'époque, le frère missionnaire Antonio de Montesinos, les proclama le 21 décembre 1511, devant un parterre de dignitaires espagnols. Contre le massacre des populations autochtones, les Indiens Taïnos, il s'insurgea dans son sermon de l'Avent que l'on lit (en espagnol) sur un mur de l'église : « *Dites-moi : quel droit et quelle justice vous autorisent à maintenir les Indiens dans une si affreuse servitude ? Au nom de quelle autorité avez-vous engagé de si détestables guerres contre ces peuples [...] Ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas une âme raisonnable ?* » Figé dans son cri, Montesinos trône en

buste à l'entrée. Son image et sa déclaration s'affichent dans le tout proche musée-hôtel El Beaterio, dont les anciennes cellules des religieuses béates sont aujourd'hui des chambres ouvertes sur l'intérieur, comme dans un riad.

Or, un autre homme d'Eglise a laissé son empreinte dans la ville, le prêtre Bartolomé de Las Casas, dont le sermon de l'Avent de Montesínos bouleversa le destin. Frank Moya Pons, président de la société dominicaine de bibliophilie située elle aussi dans la zone coloniale, le présente comme « l'archétype de l'anthropologue moderne, capable de se départir de ses préjugés occidentaux pour comprendre et enseigner les autres sociétés ». Un exemplaire du tome I de l'*Histoire des Indes* de Las Casas est dans la bibliothèque que personne ne voit à l'entrée de la Hodelpa Nicolas de Ovando, hôtel historique en plein centre, dont l'un des trois bâtiments fut la maison du premier gouverneur de la ville dont il porte le nom. Dans sa préface, Frank Moya Pons fait siens les mots du philologue cubain José María Chacón y Calvo : « *Il faut partir de Las Casas chaque fois que l'on parle des origines de la colonisation.* »

UNE AVENTURE QUE CHAQUE HÔTE PEUT S'APPROPRIER

Alors, quand on découvre dans ce contexte les Casas del XVI, c'est à Bartolomé que l'on pense, et non au mot maisons, au pluriel parce qu'elles sont plusieurs à avoir été métamorphosées en bijoux d'hôtellerie insoupçonnables. Entre des murs chargés d'histoire, sans que l'expression soit ici galvaudée, une architecte d'intérieur, Patricia Reid, a créé des univers de rêve. Des décors opulents et colorés,

comme chez un antiquaire, ou comme dans sa maison surchargée d'objets chinois partout dans le monde par cette collectionneuse compulsive assumée. Le monde selon Patricia Reid est fait d'étoffes, de couleurs, d'objets qui ont une âme. Elle les arrange avec raffinement, curiosité et érudition pour qu'ils racontent, ensemble, une aventure que chaque hôte des lieux peut s'approprier. Ce sont les pièces d'un puzzle d'un Nouveau Monde dont les explorateurs sont des artistes. La belle muraliste féministe afro-américaine originaire de La Barbade Xavier Ringer est de ceux-là, qui peint la ville de street art engagé comme cette fresque en noir et blanc honorant la mémoire des trois sœurs assassinées par le dictateur Trujillo. Nouveaux explorateurs eux aussi, l'artisan dominicain Manuel Bolós, dont les miroirs en "art recyclé" de bois et de métal ornent des salles de bains des Casas del XVI, ou la jolie Vénézuélienne Ysabel Molinas, dont les grandes poteries meublent certains salons des Casas.

Le nouveau monde dominicain d'hier et celui de demain se racontent encore à la librairie Mamey, qui s'adosse à une galerie et à un cinéma d'art et d'essai faisant vibrer le septième art dominicain ; au micro-théâtre où le public se mêle aux comédiens ; ou chez ce glacier qui réinvente l'avocat et la douceur du lait dans un mélange subtil dont le palais se souviendra longtemps de la saveur sucrée. Xavier aime dans cette ville son côté « *passionné, familial et créatif* ». Patricia Reid, figure de la cité coloniale, la juge « *chaotique, excitante, énergisante et parfumée* ». Et c'est pour tout cela qu'on a aimé y séjourner. ■

Valérie Sasportas

HAINAN AIRLINES Fly Your Dreams

Hainan Airlines lance de nouveaux services
Entre Paris et Chongqing à partir du 19 Décembre.
Entre Paris et Shenzhen à partir du 21 Décembre.
Ce sont les premiers services directs de Paris vers Chongqing et Shenzhen

CHONGQING SHENZHEN

Photographie retouchée

25 YEARS HAINAN AIRLINES

www.hainanairlines.com
☎ 00-800-8768 0099
#Hainan Airlines Global

Hainan Airlines a été classée compagnie aérienne SKYTRAX 5 étoiles pendant 8 années consécutives. Profitez d'une expérience de vol encore plus confortable avec le spacieux Boeing 787.

SKYTRAX 5 10

LES CASAS DEL XVI SONT UN SYMBOLE DU NOUVEAU MONDE DE LA ZONE COLONIALE

UTILE

Office de tourisme de la République dominicaine à Paris (01.43.12.91.91 ; Godominicanrepublic.com).

A noter : aux prix indiqués, il faut ajouter 28 % de taxes.

Y ALLER

Air France (3654 ; Airfrance.fr) opère un vol direct par semaine et 2 vols hebdomadaires avec escale à Punta Cana à destination de Saint-Domingue, au départ de Paris. A partir de 550 € l'aller-retour en classe Eco. La compagnie propose aussi 6 vols directs par semaine vers Punta Cana (à 2 h de route de la capitale). A partir de 630 €.

NOTRE SÉLECTION D'HÉBERGEMENTS

Las Casas del XVI (00.1.809.688.4061 ; Casasdelxvi.com). Au cœur de la zone coloniale, c'est une constellation 5 étoiles, disséminée dans des bâtisses du XVI^e siècle, labellisée Small luxury hotels of the world. Un boutique-hôtel « éclaté » en maisons de caractère opulentes et exclusives, où l'héritage hispanique se mêle aux influences du monde actuel. L'architecte d'intérieur dominicaine Patricia Reid ⁽³⁾ y a mis en scène des objets qu'elle a rapportés de voyage ou chinés chez des artisans du quartier, dans l'esprit de sa propre villa située à deux pas. C'est une expérience de séjourner dans une de ces maisons de plain-pied ouverte sur l'intérieur, à l'abri des regards. Chacune compte 2 ou 6 chambres au charme fou, donnant toujours sur un patio doté (sauf un) d'une petite piscine à l'orée d'un salon. Côté service, les majordomes s'occupent de tout. Les casas portent chacune un nom reflétant leur univers. La casa de los Mapas, première

ouverte en 2014, évoque les routes empruntées par les conquistadors. La casa del Arbol ⁽¹⁾ est construite autour d'un manguier centenaire ; la réception s'y trouve. La casa Antillana ⁽⁷⁾ est joyeuse et colorée comme un tableau du Douanier Rousseau. La casa del Diseñador doit son nom au styliste de mode originaire de Saint-Domingue Oscar de la Renta. La collection compte 8 adresses, bientôt 21, dans la zone coloniale. Pour la casa del Diseñador (6 personnes), compter 1 756 € avec les petits déjeuners. Compter à partir de 308 € la chambre pour 2 dans les autres casas.

Hodelpa Nicolás de Ovando (00.1.849.455.9740 ; Hodelpa.com). Face au Pantheon nacional d'un côté et surplombant le fleuve Ozama de l'autre, à deux pas de la longue et très touristique rue piétonne El Conde, c'est l'hôtel patrimonial le plus central de la zone coloniale. Ex-hôtel Accor devenu membre de la chaîne Hodelpa, l'endroit compte 92 chambres et 5 suites. A partir de 158 € la nuit avec petit déjeuner.

El Beaterio. 00.1.809.687.8657 ; Elbeaterio.fr). Propriété d'une famille française, ce musée-hôtel de la zone coloniale est lové dans une maison de religieuses de 1530, à côté du couvent de l'ordre des Prêcheurs. Des objets mis au jour par des archéologues y sont exposés. Onze chambres toute petites mais cosy dans d'anciennes cellules disposées comme dans un riad. A partir de 88 € la nuit avec petit déjeuner.

NOS BONNES TABLES

Mesón d'Bari (à l'angle des calles Hostos et Salomé Ureña). Derrière les murs bleus de cette maison du XVI^e siècle

se trouve une institution pour les dominicains. Dans une déco surannée de murs surchargés de peintures est servie une cuisine traditionnelle de viandes et de poissons grillés. Autour de 12 € le repas.

Lulú Tasting Bar (placette Billini, à l'angle des calles Arzobispo Meriño et Padre Billini). Dîner à sa terrasse. On y sert une cuisine branchée avec notamment de délicieux ceviches de poissons et du poulpe grillé. Environ 26 €. Pour le dessert, faites un détour par le meilleur glacier de la ville, **Paletas** (calle Isabel la Católica, 165), vous serez conquis par la saveur et la texture de ses bâtons de crèmes glacées (170 recettes).

BOIRE UN VERRE, DANSER

En journée, à **La Cafetera**, sur la rue piétonne El Conde (n° 253). Ce café dans son jus fut le refuge des Espagnols durant la guerre antifranquiste. Le peintre José Cestero y a ses habitudes. Si vous le rencontrez, il vous racontera mille et une légendes sur sa ville.

La Alpargatería (Laalpargateria.com.do). Une boutique d'espadrilles cousues main qui fait aussi café et restaurant à l'arrière et dans le patio. Au soleil couchant, sur le toit-terrasse avec piscine de l'hôtel **Billini** (Billinihotel.com) jouxtant une émouvante église. Vers 22 h, à **El Sartén** (calle Hostos), un bar de quartier refait à neuf où l'on danse toujours le són, la salsa et le merengue.

À VOIR, À FAIRE

L'Alcázar de Colón (plaza de España). Incontournable, ce beau palais construit entre 1510 et 1514 pour Diego Colomb, fils de Christophe. Ce monument donne les clés pour comprendre les

ambitions des pionniers. Entrée : 1,75 €.

Chez **Mamey** ⁽⁴⁾ (809.688.9111 ; Mamey.co). Atmosphère conviviale, branchée et engagée dans cette librairie-galerie d'art-cinéma-bar au concept unique. Alejandro Ruiz gère les livres. Eddy Guzmán, les expositions. Sa fille Laura Amelia Guzmán promeut les films caribéens dans la salle aux 25 chaises longues, ou sous les étoiles. Le **Micro Théâtre** (calle José Reyes, 149). Dans une pièce minuscule, les comédiens évoluent au milieu du public (10 personnes à la fois). Les représentations tournent toutes les 15 min (5,30 €). A la **galerie de Manuel Bolós**, dans son atelier du sous-quartier Santa Barbara, cet artisan aux mains d'or récupère bois et métaux auxquels il offre une nouvelle vie. On craque pour ses poissons hauts en couleur ⁽⁵⁾ et pour ses miroirs, repérés dans les Casas del XVI.

HORS LA VILLE...

A 2 h de route au sud-ouest de Saint-Domingue, les **dunes de sable de Baní** ⁽⁶⁾ ourlées dans la baie de Las Calderas par la mer des Caraïbes, évoquent le Sahara. Une zone protégée depuis 1996 pour sa biodiversité unique aux Antilles. Puis faire halte à Baní, capitale de la mangue. A quelques kilomètres de là se trouvent **Las Salinas** ⁽²⁾ immenses étendues de sel, récolté comme il y a cent ans.

À LIRE

La Brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao, de Junot Díaz (Plon). Un roman historique haletant à travers les destins de membres de la diaspora dominicaine aux Etats-Unis. A noter : la **librairie Cuesta**, à l'extérieur de la zone coloniale, est une mine d'or. **K. S.**